

LES BESICLES¹

Il y a des années de cela, il était de bon ton de ridiculiser l'idée du « coup de foudre », mais ceux qui réfléchissent, comme ceux qui ressentent intensément les choses, ont toujours défendu son existence. De fait, les découvertes modernes dans ce que l'on pourrait appeler le magnétisme éthique, ou la magnesthétique, tendent à conforter l'idée que les affections humaines les plus naturelles, et, par conséquent, les plus sincères et les plus profondes, sont celles qu'une forme de sympathie électrique fait naître dans le cœur – en d'autres termes que les chaînes psychiques les plus brillantes et les plus durables sont celles qu'un regard a rivées. La confession que je m'appête à faire nous fournira une preuve supplémentaire aux exemples déjà presque innombrables de la véracité de ce que j'avance.

Mon histoire m'oblige à me montrer un tantinet minutieux. Je suis encore un tout jeune homme – vingt-deux ans à peine. Mon nom, à présent, est très commun et assez plébéien : Simpson. Je dis « à présent », car je le porte depuis peu, ayant adopté légalement ce patronyme il y a moins d'un an,

afin de pouvoir toucher un important héritage que m'avait légué un parent éloigné, du nom d'Adolphus Simpson, Esq.². Il y avait une condition à ce legs : je devais prendre le nom du testateur – le nom de famille, pas le prénom, le mien étant Napoleon Bonaparte, ou, pour être plus exact, ce sont mes prénoms de baptême.

J'ai adopté le nom de Simpson à contrecœur, car j'éprouvais un orgueil des plus excusables pour mon véritable patronyme, Froissart, convaincu que je pouvais remonter dans ma généalogie jusqu'à l'auteur immortel des *Chroniques*³. Puisque l'on parle des noms, je puis mentionner au passage une coïncidence singulière d'assonance concernant les noms de certains de mes ascendants directs. Mon père était un *Monsieur** Froissart de Paris. Sa femme, ma mère, qu'il avait épousée à quinze ans, était une *Mademoiselle** Croissart, fille aînée du banquier Croissart, dont la femme, qui n'avait que seize ans quand il l'épousa, était la fille aînée d'un Victor Voissart. *Monsieur** Voissart, curieusement, avait épousé une femme dont le nom avait la même sonorité : une *Mademoiselle** Moissart. Elle aussi était presque une enfant quand elle s'était mariée, et sa mère aussi, *Madame** Moissart, n'avait que quatorze ans quand elle fut conduite à l'autel. Ces mariages précoces⁴ n'ont rien d'exceptionnel en France. Toujours est-il que les Moissart, Voissart, Croissart et Froissart se retrouvèrent tous apparentés en ligne directe. Néanmoins, comme je l'ai dit, j'ai pris le nom de Simpson par un arrêté de justice, et en y rechignant tellement qu'à un moment donné j'ai vraiment hésité à accepter l'héritage avec sa fâcheuse clause inutile.

* En français dans le texte, comme tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque (quand cela a été nécessaire, l'orthographe et la syntaxe ont été modifiées).

Quant aux dons physiques, je n'en suis absolument pas dépourvu. Au contraire, je crois être bien fait de ma personne et possède ce que neuf personnes sur dix appelleraient un beau visage. Je mesure un mètre quatre-vingts. Mes cheveux sont noirs et bouclés. Mon nez porte plutôt bien. J'ai de grands yeux gris, et bien qu'ils soient faibles en réalité, ce qui constitue une véritable gêne, nul à les voir ne le soupçonnerait. Toujours est-il que cette faiblesse m'a toujours beaucoup embêté, et j'ai eu recours à tous les remèdes possibles, sauf de porter des lunettes. Étant jeune et beau garçon, j'éprouve à leur égard une aversion naturelle, et j'ai résolument refusé de m'en servir. En effet, je ne sache rien qui défigure autant le visage d'une jeune personne ou qui confère à ses traits un air de réserve, si ce n'est un aspect moralisateur et vieilli. Par ailleurs, un lorgnon sent ni plus ni moins le dandy et l'affectation. Je me suis donc débrouillé jusque-là du mieux que j'ai pu sans avoir recours à aucun de ces expédients. Mais assez parlé de ces détails purement personnels qui, somme toute, ne sont guère importants. Je me contenterai d'ajouter que j'ai un tempérament sanguin, impétueux, ardent et enthousiaste – et que toute ma vie j'ai été un fervent admirateur des femmes.

Une nuit, l'hiver dernier, j'entrai dans une loge du P*** Theatre⁵, en compagnie d'un ami, M. Talbot. C'était un soir d'opéra et les affiches annonçaient un spectacle exceptionnel, de sorte que la salle était bondée. Nous étions arrivés à temps, cependant, pour occuper les fauteuils au premier rang qui nous avaient été réservés et que nous avons gagnés, non sans mal, en jouant des coudes.

Pendant deux heures, mon compagnon, qui était un *fanatico* de musique, concentra toute son attention à la scène, tandis que, pour ma part, je m'amusais à observer l'auditoire constitué, pour l'essentiel, de l'*élite** de la ville. Une fois que

j'eus satisfait ma curiosité, je m'apprêtais à tourner le regard vers la *prima donna*, quand il fut attiré par une silhouette sur laquelle il fixa son attention dans une loge privée, qui avait échappé à mon examen.

Dussé-je vivre mille ans, je ne pourrais jamais oublier la vive émotion avec laquelle je contemplai cette silhouette. C'était celle d'une femme, la plus exquise que j'aie jamais vue. Elle avait le visage tourné vers la scène, ce qui fait que, pendant quelques minutes, il me resta caché ; mais la forme était *divine*, aucun autre mot ne saurait dépeindre suffisamment ses proportions magnifiques, et même cette épithète « divin » me paraît ridiculement faible au moment de l'écrire.

La magie des formes charmantes – la nécromancie de la grâce féminine – était toujours une force à laquelle il m'avait été impossible de résister ; mais elle était la grâce personnifiée, incarnée, le *beau idéal** de mes visions les plus audacieuses et les plus enthousiastes. La silhouette, que l'agencement de la loge permettait presque de distinguer en entier, était légèrement au-dessus de la taille moyenne et se rapprochait presque du majestueux, sans toutefois y atteindre. Sa plénitude parfaite et sa *tournure** étaient ravissantes. La tête, dont seule la nuque était visible, rivalisait pour ses contours avec celle de la Psyché, et était plutôt rehaussée que dissimulée par un élégant bonnet de *gaze aérienne**, qui n'était pas sans me rappeler le *ventum textilem* d'Apulée⁶. Le bras droit pendait par-dessus la balustrade de la loge et son exquise symétrie faisait frissonner tous les nerfs de mon être. Le haut du bras était drapé dans l'une de ces amples manches ouvertes à la mode du jour, qui allaient juste en dessous du coude. L'avant-bras portait une étoffe légère et serrée, qui se terminait par une manchette de riche dentelle retombant gracieusement sur le haut de la main, ne laissant apparaître que les doigts délicats, dont l'un brillait de tout l'éclat d'une bague en

diamant dont je mesurais aussitôt qu'elle était d'une valeur extraordinaire. L'admirable du poignet était mis en valeur par un bracelet, lui aussi orné et fermé par une magnifique *aigrette** de pierres précieuses – attestant d'emblée, en des termes irrécusables, de la richesse et du bon goût de celle qui le portait.

Je contemplai cette royale apparition pendant au moins une demi-heure, comme si j'avais été soudain transformé en pierre, et durant ce laps de temps je ressentis pleinement la force et la vérité de tout ce qui a été dit ou chanté au sujet du « coup de foudre ». Mes sentiments étaient totalement différents de ce que j'avais connu jusque-là, même en présence des plus célèbres spécimens de la beauté féminine. Une inexplicable sympathie d'âme à âme, que je suis bien obligé de qualifier de *magnétique*, semblait river non seulement ma vision, mais aussi toutes mes facultés de penser et de sentiment à l'admirable objet que j'avais devant moi. Je voyais – je sentais – je savais que j'étais profondément, follement, irrévocablement amoureux – et ce avant même d'avoir vu le visage de l'être aimé. En effet, la passion qui me consumait était si intense que je suis convaincu qu'elle n'aurait pas diminué si ses traits, que je n'avais toujours pas aperçus, avaient été des plus ordinaires ; la nature du seul véritable amour, de l'amour *au premier regard*, est si anormale, et dépend si peu des conditions externes qui semblent juste le créer et le contrôler !

Tandis que je m'abîmais dans l'admiration de cette adorable vision, un tapage soudain dans l'auditoire lui fit tourner la tête en partie vers moi, ce qui me permit d'en admirer tout le profil. Sa beauté dépassait mes attentes ; mais il y avait pourtant quelque chose en elle qui décevait, sans que je puisse vraiment dire ce dont il s'agissait. J'ai dit « décevoir », mais ce n'est pas vraiment le terme qui s'impose. Mes

sentiments étaient à la fois apaisés et exaltés. Ils tenaient moins du transport que du calme enthousiasme, du repos enthousiaste. Cet état était sans doute dû à l'air de madone et de matrone de son visage ; et pourtant, je compris aussitôt que ce ne pouvait pas être dû qu'à cela. Il y avait quelque chose d'autre – un mystère que je ne pourrais percer, quelque chose dans son expression qui me dérangeait un peu en même temps que mon intérêt s'en trouvait redoublé. En fait, je me trouvais justement dans cet état d'esprit qui prépare un homme jeune et sensible à commettre toutes sortes d'extravagances. Si la dame avait été seule, je n'aurais pas manqué d'entrer dans sa loge et de l'accoster à tout hasard ; mais, par chance, elle était en compagnie de deux personnes : un monsieur et une dame d'une beauté saisissante, qui avait apparemment quelques années de moins qu'elle.

Je fis défiler dans mon esprit mille stratagèmes me permettant d'être présenté par la suite à la plus âgée des dames ou, pour l'heure, d'avoir un aperçu plus net de sa beauté. J'aurais voulu me rapprocher d'elle, mais il y avait tellement de monde que c'était impossible, et les décrets implacables de la mode avaient impérieusement interdit, depuis peu, de se servir de lorgnettes dans ce genre de situation, quand bien même j'aurais eu la chance d'en avoir avec moi – mais tel n'était pas le cas, et j'étais au désespoir.

Finalement, je songeai à m'adresser à mon compagnon :

– Talbot, lui dis-je, *vous* qui avez des lorgnettes, donnez-les-moi, je vous prie.

– Des lorgnettes ! Non ! Que diable voulez-vous que j'en fasse ?

Sur ces mots, il se retourna vers la scène avec agacement.

– Mais, Talbot, continuai-je, en le tirant par l'épaule. Écoutez-moi, je vous prie. Vous voyez cette loge ? – Là ! Non, celle d'à côté – avez-vous jamais vu une femme aussi charmante ?

– Certes, elle est très belle, répondit-il.

– Je me demande qui elle est !

– Comment cela, au nom de tout ce qui est angélique, vous ne *savez* pas qui elle est ? « Ne pas la connaître, c'est vous avouer vous-même inconnu⁷. » C'est la célèbre *Madame*^{*} Lalande⁸ – la beauté du jour *par excellence*^{*} ; on ne parle que d'elle en ville. Immensément riche aussi – une veuve et un très bon parti – elle vient juste d'arriver de Paris.

– Vous la connaissez ?

– Oui, j'ai cet honneur.

– Acceptez-vous de me la présenter ?

– Certainement, avec le plus grand plaisir ; quand voulez-vous ?

– Demain, à une heure, j'irai vous chercher chez B***.

– Très bien. Et maintenant, *tenez* votre langue, *si* vous le pouvez.

Je fus bien obligé de suivre la recommandation de Talbot, car il resta obstinément sourd à toute autre question ou suggestion, et pendant le reste de la soirée il s'occupa exclusivement de ce qui se passait sur scène.

Pendant tout ce temps, je ne quittai pas *Madame*^{*} Lalande du regard, et j'eus enfin la chance de voir tout son visage de face. Il était d'une beauté exquise – ce que mon cœur m'avait déjà dit, bien entendu, même si Talbot n'avait pas totalement satisfait ma curiosité sur ce point –, mais il y avait toujours ce je ne sais quoi qui me dérangeait. Je finis par conclure que mes sens étaient impressionnés par un air de gravité, de tristesse, ou, pour être plus précis, de lassitude, qui ôtait quelque chose à la jeunesse et à la fraîcheur du visage, mais uniquement pour le doter d'une tendresse et d'une majesté séraphiques, ce qui, à cause de mon tempérament enthousiaste et romantique, ne manquait pas de décupler mon intérêt.

Tandis que je repaissais ainsi mes yeux, je m'aperçus au bout d'un moment, à un tressaillement presque imperceptible de la dame, qu'à mon grand émoi elle venait tout à coup de prendre conscience de l'intensité de mon regard. Mais j'étais absolument fasciné et ne pouvais le détacher d'elle, ne fût-ce qu'un instant. Elle détourna le visage et j'aperçus de nouveau le contour ciselé de sa nuque. Au bout de quelques minutes, comme si elle était poussée par la curiosité de vérifier si je l'observais encore, elle tourna lentement le visage et croisa de nouveau mon regard brûlant. Ses grands yeux noirs se baissèrent aussitôt et une vive rougeur envahit ses joues. Mais quelle ne fut pas ma surprise de constater que non seulement elle ne détourna pas le visage une seconde fois, mais qu'elle prit un face-à-main dans sa ceinture, le leva, l'ajusta et me regarda à travers, avec intensité et résolution, pendant plusieurs minutes.

Si la foudre s'était abattue à mes pieds, je n'aurais pas été plus abasourdi – *uniquement* abasourdi –, et absolument pas offensé ou rebuté, bien qu'un geste aussi audacieux, chez une autre femme, fût vraisemblablement de nature à offenser ou à rebuter. Mais tout cela avait été fait avec tellement de calme, tellement de *nonchalance*, tellement de naturel, en d'autres termes avec un tel air de haute naissance qu'on ne pouvait y déceler la moindre effronterie, et je ne ressentais qu'admiration et surprise.

Je remarquai que, après avoir levé son face-à-main, elle avait paru satisfaite de la rapide inspection de ma personne et qu'au moment de le retirer de son visage, comme si elle s'était soudain ravisée, elle le reprit et continua de me regarder fixement pendant plusieurs minutes – au moins cinq, j'en suis certain.

Cette façon d'agir, si exceptionnelle dans un théâtre américain, attira une attention quasi générale et provoqua

un mouvement indéfini, une sorte de *bourdonnement* dans l'auditoire qui, l'espace d'un instant, me remplit de confusion, mais n'eut aucun effet visible sur le visage de *Madame** Lalande.

Ayant satisfait sa curiosité – s'il s'agissait bien de cela –, elle laissa retomber son face-à-main et concentra de nouveau calmement son attention sur la scène, son profil désormais tourné vers moi, comme avant. Je continuais de l'observer sans relâche, bien que je fusse pleinement conscient de la grossièreté de mon comportement. Bientôt, je vis sa tête changer de position lentement et imperceptiblement, et je ne tardai pas à être convaincu que, tout en feignant de regarder la scène, la dame était en réalité en train de m'observer attentivement. Inutile de dire l'effet qu'eut sur mon imagination à fleur de peau cette attitude de la part d'une femme si fascinante.

Après m'avoir ainsi dévisagé pendant un quart d'heure peut-être, le bel objet de ma passion s'adressa au monsieur qui l'accompagnait, et pendant qu'elle parlait je vis clairement, à leurs coups d'œil, que leur conversation me concernait.

Une fois leur entretien terminé, *Madame** Lalande se tourna de nouveau vers la scène, et, pendant quelques minutes, elle parut absorbée par le spectacle. Cependant, après ce laps de temps, je me trouvai plongé dans une agitation extrême en la voyant déplier pour la deuxième fois son face-à-main, qui pendait à côté d'elle, me regarder bien en face comme la première fois et, sans tenir compte du bourdonnement qui parcourait de nouveau l'auditoire, m'examiner de la tête aux pieds, avec le même sang-froid qui avait tellement ravi et troublé mon âme.

Ce comportement extraordinaire, en provoquant chez moi, sous l'effet de l'excitation, une véritable fièvre, et en me

jetant dans un délire amoureux irréprouvable, servit davantage à m'enhardir qu'à me décontenancer. Dans la folle intensité de mon adulation, j'oubliai tout sauf la présence et la beauté majestueuse de la vision qui croisait mon regard. Saisissant l'occasion, quand j'estimai que les spectateurs étaient exclusivement concentrés sur l'opéra, je parvins à rencontrer les yeux de *Madame** Lalande et lui adressai aussitôt un léger salut, sur lequel il était impossible de se méprendre.

Elle rougit vivement, détourna les yeux, puis regarda lentement et prudemment autour d'elle, apparemment pour voir si mon geste audacieux avait été vu, avant de se pencher vers le monsieur assis à côté d'elle.

Je ressentais désormais, de façon cuisante, l'incorrection dont je m'étais rendu coupable, et ne m'attendais à rien de moins qu'un esclandre, tandis que l'image de pistolets pour le lendemain me traversa rapidement et désagréablement l'esprit. Toutefois, je fus immédiatement soulagé quand je vis la dame simplement tendre sans un mot un programme au monsieur, mais le lecteur pourra se faire une vague idée de mon étonnement, de ma vive stupeur, de la perplexité délirante de mon âme et de mon cœur, quand, aussitôt après, non sans avoir au préalable jeté un regard furtif autour d'elle, elle laissa ses yeux vifs s'arrêter fermement sur les miens, puis, avec un sourire imperceptible, laissant entrevoir une rangée brillante de dents nacrées, m'adressa deux signes de la tête appuyés et distincts, clairement affirmatifs.

Inutile, bien entendu, de décrire la joie qui s'empara de moi, les transports et l'extase infinie de mon cœur. Si jamais un homme perdit la tête par excès de bonheur, ce fut bien moi en cet instant précis. J'aimais. C'était mon *premier* amour – c'était ce que je ressentais. C'était l'amour suprême, indescriptible. C'était l'« amour au premier regard », et on l'avait apprécié et *payé de retour* au premier regard aussi.

Oui, payé de retour ! Comment et pourquoi en aurais-je douté un seul instant ? Quelle autre explication aurais-je pu donner à une telle conduite de la part d'une femme si belle, si riche, manifestement si accomplie, si bien élevée, occupant une position aussi haute dans la société, et aussi respectable sous tous rapports, ce que j'avais la certitude qu'était *Madame** Lalande. Oui, elle m'aimait ; elle avait répondu à l'enthousiasme de mon amour avec un enthousiasme tout aussi aveugle, intransigeant, sans aucun calcul, éperdu et aussi illimité que le mien. Ces rêveries et ces réflexions délicieuses furent cependant interrompues par la chute du rideau. Les spectateurs se levèrent et le brouhaha habituel s'ensuivit immédiatement. Prenant brusquement congé de Talbot, je tentai de jouer des coudes pour me rapprocher de *Madame** Lalande. Mais, empêché par la foule, je finis par y renoncer et me résignai à rentrer chez moi ; je me consolai de ma déception de n'être même pas parvenu à toucher l'ourlet de sa robe⁹ en me disant que Talbot allait me présenter à elle, dans les formes, dès le lendemain.

Ce lendemain finit par arriver, autrement dit le jour se leva enfin après une longue et épuisante nuit d'impatience, après quoi les heures jusqu'à « une heure » avancèrent à une allure d'escargot, monotones et innombrables. Mais même Istanbul a une fin, comme dit le dicton, et cette longue attente parvint à son terme. L'horloge sonna. Alors que le dernier écho se taisait, j'entrai chez B*** et demandai Talbot.

– Sorti, me répondit son valet.

– Sorti ! m'écriai-je, reculant d'une demi-douzaine de pas ; permettez-moi de vous dire, mon brave, que la chose est absolument impossible et irréalisable ; M. Talbot n'est *pas* sorti. Que voulez-vous dire par là ?

– Rien, monsieur, juste que M. Talbot n'est pas là, c'est tout. Il est parti à cheval pour S***, immédiatement après

avoir pris son petit déjeuner, et a laissé un mot pour dire qu'il ne serait pas de retour avant une semaine.

Je restai pétrifié d'effroi et de rage. Je m'efforçai de répondre, mais ma langue s'y refusa. Je finis par tourner les talons, livide de colère et vouant *in petto* toute la tribu des Talbot aux régions les plus reculées de l'Érèbe¹⁰. Il était évident que mon éminent ami, *il fanatico*, avait complètement oublié son rendez-vous avec moi – il l'avait oublié à peine me l'avait-il fixé. Il n'avait jamais été un homme de parole. Il n'y avait rien à faire, et, réprimant mon dépit du mieux que je pouvais, je me promenai, maussade, dans la rue, posant de futilles questions sur *Madame** Lalande chaque fois que je croisais un ami. Je m'aperçus que tous la connaissaient par ouï-dire et, pour beaucoup, de vue, mais elle n'était en ville que depuis quelques semaines, et, par conséquent, ils étaient très peu à pouvoir dire qu'ils la connaissaient personnellement. Encore ces derniers n'avaient-ils fait sa connaissance que de fraîche date pour pouvoir ou vouloir prendre la liberté de me présenter au cours d'une visite matinale des plus formelles. Alors que je m'entretenais ainsi, en proie au désespoir, avec un trio d'amis du sujet qui accaparait mon cœur, le hasard fit que le sujet en question vint à passer.

– Par ma foi, la voilà! s'écria l'un d'eux.

– Extraordinairement belle! s'exclama un deuxième.

– Un ange sur terre! renchérit un troisième.

Je regardai, et, dans une voiture découverte qui approchait, descendant lentement la rue, était assise la vision enchantée de l'Opéra, accompagnée de la dame plus jeune qui avait partagé sa loge.

– Sa compagne porte beau elle aussi, dit le membre du trio qui avait parlé en premier.

– C'est incroyable, dit le deuxième, elle a encore frère

allure, le maquillage fait des merveilles. Ma parole, elle a encore l'air mieux qu'à Paris il y a cinq ans. C'est encore une belle femme, vous ne trouvez pas Froissart, euh, je veux dire, Simpson?

– *Encore!* m'écriai-je, et pourquoi ne le serait-elle plus? Mais comparée à son amie, on dirait une chandelle à côté de l'étoile de Vénus, un ver luisant à côté d'Antarès¹¹.

– Ah! ah! ah! ma foi, Simpson, vous avez un tact étonnant pour faire des découvertes – des découvertes originales, s'entend.

Sur ce, nous nous séparâmes, tandis que l'un des membres du trio fredonnait un joyeux *vaudeville** dont je ne saisis que ces mots :

*Ninon, Ninon, Ninon à bas,
À bas Ninon de Lenclos*¹²!*

Mais durant cette saynète, une chose avait contribué à me consoler grandement, bien qu'elle entretînt la passion dont je me consumais. Tandis que l'équipage de *Madame** Lalande passait devant notre groupe, j'avais remarqué qu'elle m'avait reconnu et, qui plus est, qu'elle m'avait gratifié du plus séréphique des sourires imaginables, preuve irréfutable qu'elle se souvenait de moi.

Quant à lui être présenté, j'étais contraint de renoncer à tout espoir jusqu'à ce que Talbot jugeât bon de revenir de la campagne. En attendant, je fréquentai assidûment tous les endroits réputés où l'on proposait des divertissements publics, et, pour finir, au théâtre, où je l'avais aperçue la première fois, j'eus l'extrême bonheur de la croiser et d'échanger de nouveau quelques regards avec elle. Mais il me fallut attendre une quinzaine de jours. Dans l'intervalle, j'allais chaque jour m'enquérir de Talbot à son hôtel, et chaque jour

l'éternel « pas encore rentré » de son valet de pied provoquait chez moi un accès de colère.

Par conséquent, le soir en question, j'étais dans un état confinant à la maladie. *Madame** Lalande, m'étais-je laissé dire, était parisienne, arrivée récemment de Paris ; ne pourrait-elle pas rentrer à l'improviste, avant le retour de Talbot, et ne serait-elle pas perdue à jamais pour moi ? Cette idée m'était insupportable. Puisque mon futur bonheur était en jeu, je me décidai à agir avec une détermination virile. En un mot comme en cent, à la fin de la pièce je suivis la dame jusqu'à sa demeure, notai l'adresse et, le lendemain matin, lui envoyai une longue lettre bien tournée, dans laquelle je déversai le trop-plein de mon cœur.

Je parlai avec audace et liberté – bref, je parlai avec passion. Je ne lui cachai rien, pas même mon défaut physique. Je fis allusion aux circonstances romantiques de notre première rencontre, et même aux regards que nous avions échangés. J'allai jusqu'à lui écrire que j'étais convaincu qu'elle m'aimait, tout en anticipant cette conviction et l'intensité de ma passion pour excuser ma conduite qui, autrement, eût été impardonnable. En troisième lieu, j'évoquai ma hantise qu'elle pût quitter la ville avant que j'aie eu la chance de lui être présenté selon les règles. Je conclus l'épître la plus enthousiaste et la plus entreprenante jamais écrite en faisant clairement état de ma situation, de ma fortune, et en lui offrant mon cœur et ma main.

J'attendis sa réponse au paroxysme de l'anxiété. Elle arriva après ce qui me parut être un siècle.

Oui, *elle arriva bel et bien*. Quelque romantique que tout cela puisse paraître, j'ai vraiment reçu une lettre de *Madame** Lalande, la belle et riche *Madame** Lalande que l'on idolâtrait. Ses yeux – ses yeux magnifiques – n'avaient pas démenti son noble cœur. En véritable française qu'elle était, elle avait obéi

aux sincères injonctions de sa raison et aux élans généreux de sa nature, méprisant les pruderies conventionnelles du monde. Elle n'avait *pas* rejeté mon offre. Elle ne s'était *pas* réfugiée dans le silence. Elle ne m'avait *pas* renvoyé ma lettre sans l'avoir décachetée. Elle m'en avait même envoyé une, en réponse, écrite de sa propre main exquise. Elle disait ceci :

Monsieur Simpson me pardonera de ne pas écrire la belle langue de sa contrée aussi bien que je le voudré. Je n'ai arrivée que de pas longtemps et n'ai pas encor eu l'opportunité de l'étudier.

Après ces excuses pour ce qui est de la forme, je diré mintenan que, hélas ! Monsieur Simpson a vu juste. Ai-je bezoin d'en dire davantaje ? Hélas ! n'en ai-je déjà pas trot dit ?

EUGÉNIE LALANDE.

J'embrassai un millier de fois ce billet aux sentiments si nobles, qui me fit sans doute commettre mille autres extravagances dont je n'ai plus le souvenir. Mais Talbot ne *revenait* toujours pas, hélas ! S'il avait pu se faire une vague idée des souffrances que causait son absence à son ami, sa nature compatissante ne l'aurait-elle pas fait accourir immédiatement pour m'en soulager ? Toujours est-il qu'il ne revenait *pas*. Je lui écrivis. Il me répondit. Il était retenu par des affaires pressantes, mais reviendrait sous peu. Il m'exhorta à ne pas faire montre d'impatience, à tempérer mes ardeurs, à lire des ouvrages apaisants, à ne rien boire de plus fort que du vin du Rhin, et à invoquer les consolations de la philosophie. L'imbécile ! S'il ne pouvait venir en personne, pourquoi, au nom de la raison, ne pouvait-il joindre une lettre d'introduction ? Je lui écrivis de nouveau, l'implorant de le faire sur-le-champ. Ma lettre me fut retournée par *ce* valet de pied, avec